L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

195-196 | 2010

Auto-biographie, Ethno-biographie

Archive d'une "Afrique fantôme"

Archive of a "Phantom Africa"

Louis Hincker

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22532>

DOI : 10.4000/lhomme.22532

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 10 novembre 2010

Pagination : 307-332

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Louis Hincker, « Archive d'une "Afrique fantôme" », *L'Homme* [En ligne], 195-196 | 2010, mis en ligne le 04 novembre 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22532> ; DOI : 10.4000/lhomme.22532

Archive d'une "Afrique fantôme"

Louis Hincker

*Enfin le jour est venu où il nous faut bien croire à l'Afrique.
Celle-ci est la première que je t'adresse datée de ce pays
dont on nous a menacés si longtemps
avant de nous y envoyer,
nous les boucs émissaires de la révolution*¹

"J' AI EU OCCASION de voir quelques indigènes. Ce sont d'étranges créatures ; et tout d'abord je ne pouvais me rassasier de les regarder. C'était chez moi une curiosité d'enfant. Si je ne devais rester en Afrique que peu de temps, je ne regrette pas ce voyage. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'intéresse »².

Propos insoupçonnés, échos venus d'un passé pas si lointain que cela. Qui aurait pu deviner la teneur des neuf lettres du grand-père de Michel Leiris, rédigées lors de sa détention en Algérie, de 1850 à 1853, pour participation aux fameuses journées barricadières parisiennes de juin 1848 ?

Pour le lecteur du XXI^e siècle ces propos résonnent étonnamment. À plus d'un titre, ils acquièrent rétrospectivement une dimension spectrale dont on ne peut qu'interroger la fonction effectivement déterminante chez celui qui, moins d'un siècle plus tard, relatera dans *L'Afrique fantôme*, son journal de la mission linguistique et ethnographique Dakar-Djibouti, de la manière la plus crue et la moins complaisante envers soi-même, et d'abord à destination de ses proches, ce sur quoi reposent les fantasmes exotiques de l'homme blanc des années 1930³.

1. Lettre de Jacques-Eugène Leiris à sa sœur Anaïs Labey, 15 mars 1850, Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet : fonds Michel Leiris, Ms. 45.138.

2. *Idem*.

3. *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard [1^{re} éd. 1934]. La femme et la mère de Leiris furent les premières lectrices de ce journal, Michel Leiris leur faisant parvenir régulièrement à Paris les feuilles qu'il rédigeait durant la mission.

Car enfin Leiris n'a jamais parlé de ces neuf lettres, issues d'une correspondance sans aucun doute bien plus importante⁴, conservées au sein de ses papiers familiaux à la bibliothèque littéraire Jacques-Doucet. On ne peut savoir avec précision quand et comment elles lui sont parvenues. Jusqu'ici, de ce grand-père quarante-huitard, on ne connaissait que le manuscrit des souvenirs – *Jadis* – que Michel Leiris avait fait publier en 1990, quelque temps avant sa disparition⁵. Des mentions dans *Biffures*⁶ et surtout le petit texte *Jours de juin* rédigé pour *Les Temps Modernes* en 1946⁷ donnaient une idée du souvenir entretenu par la famille autour de cette figure ancestrale éponyme que Leiris n'avait pas côtoyée de son vivant⁸.

Ces lettres sont le complément des mémoires du grand-père qui précisément se terminent laconiquement sur son séjour en Afrique⁹. De cette expérience d'un autre continent, d'un autre climat, de cette rencontre avec une autre civilisation, dans les conditions si particulières de la captivité, à l'époque où l'entreprise coloniale française en Algérie prend son essor, quasiment rien ne pouvait être pressenti. Or, ce précédent familial d'un Leiris touchant le sol africain ne peut qu'intriguer, tant il pourrait par la suite avoir inspiré le parcours du poète du *Forçat vertigineux*¹⁰, pour citer, par exemple, un titre un peu plus parlant qu'un autre, ou encore, bien entendu, celui de l'ethnographe de *L'Afrique fantôme* ou de l'autobiographe de *La Règle du jeu*.

De son imaginaire concernant l'Afrique avant qu'il ne s'y rende, Leiris s'est à plusieurs reprises expliqué. La critique a particulièrement retenu le fait qu'il se rappelait, à la veille de son prochain départ pour la mission Dakar-Djibouti, avoir assisté avec ses père et mère, le 11 mai 1912, à l'âge

4. Cette correspondance semble avoir eu un rythme soutenu ; à sa lecture, on comprend que les neuf lettres qui sont restées ne sont que le reliquat de celles qui ont été envoyées. Par ailleurs, Jacques-Eugène Leiris mentionne à plusieurs reprises qu'il correspond tout autant avec sa sœur qu'avec ses parents. L'ensemble de la famille résidant alors à Brie-Comte-Robert en Seine-et-Marne, on imagine sans peine que les destinataires échangeaient les lettres qu'ils recevaient.

5. Jacques-Eugène Leiris, *Jadis*, Paris, Fourbis, 1990.

6. Notamment dans le chapitre « Il était une fois... », *Biffures* (1948), rééd. in *La Règle du jeu*, Paris, Gallimard (« La Pléiade »), 2003 : 165.

7. « Jours de juin », *Les Temps Modernes*, 1946, 7 : 1281-1294, qui, dans cette livraison, était suivi de quelques-unes des pages des mémoires du grand-père de Michel Leiris, rééd. in *Brisées*, Paris, Mercure de France, 1966, et repris en guise de Préface à *Jadis*, *op. cit.*

8. Jacques-Eugène Leiris (Brie-Comte-Robert 1820-Paris 1893) est le cinquième enfant de Jean-Marie Leiris et d'Ursule Geneviève Angée, mariés le 19 juin 1811 à Brie-Comte-Robert, Archives départementales de Seine-et-Marne, État civil.

9. « Si je recule devant la résurrection des souvenirs du pays des Bédouins, ce n'est pas que cette terre n'ait été fertile de péripéties dont l'empreinte ne s'est pas effacée » (Jacques-Eugène Leiris, *Jadis*, *op. cit.* : 104-105).

10. Michel Leiris, « Le Forçat vertigineux » – sorte d'autoportrait poétique –, texte inédit de 1925 et réuni avec d'autres dans un cahier format écolier portant comme titre *Textes surréalistes*, présenté par Jean Jamin, dans *Littérature*, 1990, 79 : 3-15.

de 11 ans, à l'adaptation théâtrale des fulgurantes et merveilleuses *Impressions d'Afrique* de Raymond Roussel, un ami de la famille¹¹. De surcroît, une liste d'images retranscrite le 19 juin 1932 dans *L'Afrique fantôme* illustre la conception qu'il avait alors du voyage comme moyen d'accomplir des rêves d'enfance¹². Or, l'intérêt documentaire d'une des lettres du grand-père que nous avons choisi de publier ici ne vient pas uniquement de ce qu'elle ajoute à notre connaissance sur les origines de cet imaginaire. La donner à lire aujourd'hui revient à documenter un silence sur le passé familial africain des Leiris, et la manière dont ce passé a pu orienter de manière décisive la réflexion aussi bien autobiographique qu'ethnographique de l'écrivain.

Transporté politique-voyageur

Au moment de son arrestation, au lendemain des journées de juin 1848, Jacques-Eugène Leiris, âgé de 28 ans, est employé à l'octroi de Paris. Il réside rue des Nonandières, près de l'Hôtel de ville, en garni, avec son frère Jean-François, de cinq ans son aîné et qui, lui, est menuisier. Jacques-Eugène est le premier des garçons de la lignée à ne pas occuper un emploi industriel¹³. Ses lettres témoignent de son haut niveau d'alphabétisation et confirment le souvenir familial rapporté en 1946 par Leiris qui soulignait sa scolarisation prolongée¹⁴. Les deux frères sont arrêtés ensemble sur dénonciation pour avoir été vus en train de faire le coup de fusil. Mais rien n'indique qu'ils côtoyaient certains des milieux politiques de la capitale. Ce sont plus simplement des hommes de la Révolution de 1848 comme il y en eut tant à Paris, des citoyens-combattants des barricades de février qui ont renversé la monarchie et qui se retrouvent, quatre mois plus tard, sur celles de juin – nouvelles barricades dont la légitimité n'a plus aucune évidence aux yeux des contemporains deux mois après les premières élections au suffrage universel masculin¹⁵. Et voilà que les frères Leiris sont parmi les

11. Souvenir mentionné en introduction de « L'œil de l'ethnographe. (À propos de la mission Dakar-Djibouti) », *Documents*, 1930, 7 : 404-414.

12. *L'Afrique fantôme* (1934), rééd. in *Miroir de l'Afrique*, Paris, Gallimard, 1996 : 509-510 (édition établie, présentée et annotée par Jean Jamin). Notons, pour le sujet qui nous intéresse ici, parmi cette liste, au sein d'une succession des plus hétéroclites : « la casquette du père Bugeaud et la smalah d'Abd el-Kader ».

13. Cf. Service historique de l'Armée de Terre, juin 1848, 6J 118 72 et 118 73. Avant de s'établir vers 1827 comme limonadier marchand de vin, le père de Jacques-Eugène exerçait à Brie-Comte-Robert en Seine-et-Marne le métier de menuisier comme son propre père. De son côté, Jean-François, le frère, perpétue la tradition familiale dans la menuiserie.

14. « "Très instruit dans un institut de la région" (si j'en crois la sœur de mon père [...]) », in *Jadis*, *op. cit.* : 12.

15. Nous nous permettons de renvoyer à notre étude, Louis Hincker, *Citoyens-combattants à Paris 1848-1851*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008.

quelque 500 « transportés de juin » acheminés à Belle-Île, sur plus de 12 000 arrêtés ! *Jadis* est consacré en partie à cette période d'enfermement dans la citadelle Vauban qui protège la ville du Palais. C'est là que Jacques-Eugène noue des amitiés politiques durables¹⁶ ; c'est aussi dans ce lieu que Jean-François, son frère aîné, lors d'une échauffourée, est tué par les balles de ses gardiens. C'est sans doute de cet épisode tragique que date sa réputation de « Très exalté, propagandiste, homme d'action » rangé parmi les « dangereux », mentionnée dans un état dressé par l'administration à la veille du départ pour l'Algérie en vertu d'une loi votée le 24 janvier 1850¹⁷.

Les neuf lettres d'Algérie de Jacques-Eugène qui ont subsisté sont toutes envoyées, de mars 1850 à août 1852, à sa sœur Anaïs et son beau-frère Adolphe Labey, clerc de notaire à Brie-Comte-Robert, localité où demeurent les parents du prisonnier. C'est aussi là qu'il est né. La conservation des lettres aura sans doute été le fait du couple Labey. Comme le cousinage des Labey, du vivant de Leiris, fait encore partie du cercle familial, peut-être faut-il y voir la voie par laquelle cette correspondance lui a finalement été transmise.

Cette correspondance offre d'abord un témoignage détaillé et de premier ordre sur la vie des transportés politiques de l'époque. Contrairement à d'autres, elle s'épanche beaucoup plus sur les différences, voire les divisions et dissensions entre transportés, plutôt que sur les mauvais traitements exercés par l'administration militaire.

Au lendemain du coup d'État du 2 décembre 1851 de Louis-Napoléon Bonaparte, les lettres de transportés furent utilisées par l'opposition républicaine au Second Empire à titre de pièces justificatives pour dénoncer l'iniquité d'un régime dont ils se plaignaient d'être les boucs-émissaires¹⁸. Les « bagnes d'Afrique » devinrent un des principaux thèmes du martyrologe républicain des années 1850-1860 jusque dans le « Cahier complémentaire » d'*Histoire d'un Crime* de Victor Hugo, ouvrage plus tardif, mais synthèse de référence à partir de sa publication en 1877¹⁹. Si de nombreux

16. Plus particulièrement avec Eugène Cléray, fabricant de peignes, figure ensuite de l'opposition républicaine à Paris durant le Second Empire, membre du conseil municipal de Paris en 1873, et ami intime de Jean-Marie Lazare Caubet, le grand-père maternel de Michel Leiris. Dans leurs écrits autobiographiques respectifs, les deux aïeux rendent hommage à Cléray ; très probablement, il fut l'intermédiaire par lequel les deux familles se sont rencontrées. Cf. Jean-Marie Caubet, *Souvenirs (1860-1889)*, Paris, Librairie Léopold Cerf, 1893.

17. État publié par Louis-José Barbançon, « Les transportés de 1848 », sur le site www.crimino-corpus.cnrs.fr (2008).

18. Notamment Ch. Ribeyrolles, *Les Bagnes d'Afrique. Histoire de la transportation de décembre*, Londres, 1853, établi à partir de témoignages recueillis sur place et transmis clandestinement.

19. Victor Hugo précise dans une note introductive que le récit d'*Histoire d'un crime. Déposition d'un témoin* « a été commencé le 14 décembre 1851, le lendemain de l'arrivée de l'auteur .../...

témoignages furent ainsi collectés, plus rares furent ceux émanant des transportés de juin 1848, qui continuèrent à être distingués des nouveaux venus et conservèrent l'originalité de leur état d'esprit, plus humanitaire et moins directement arabophobe par exemple²⁰. Rien qu'à ce titre, les lettres de Jacques-Eugène Leiris sont exceptionnelles.

En effet, si ces recueils constituèrent un genre à part entière, et si les lettres publiées avaient une fonction des plus explicitement politiques, l'attention que portaient les transportés aux populations, chez lesquelles ils se trouvaient transplantés malgré eux, fut des plus médiocres, voire explicitement méprisante. Peu de curiosité et de compréhension, notamment à l'égard de l'islam ou de la société locale ; cette terre de transportation avait la réputation d'une « barbarie » à peine sous le contrôle des militaires français, une marche-frontière mal maîtrisée ; les transportés s'y sentaient en danger²¹. Mais l'Algérie passait aussi pour un refuge du républicanisme, et la sympathie réciproque fut d'abord celle qui se noua entre Européens, colons et prisonniers²². Les relations qui se développèrent entre les uns et les autres, au fil des années de la transportation politique, furent à l'origine d'un esprit farouchement désireux de revendiquer son indépendance de pensée vis-à-vis d'un gouvernement métropolitain dorénavant plus soucieux encore qu'auparavant d'imposer sa marque en Afrique du Nord. Le patriotisme républicain que partageaient transportés et colons s'accompagnait d'une idéologie assimilationniste univoque et d'un naïf orgueil racial²³. À partir de 1850, il se heurta à la politique impériale, qui se voulait alors plus respectueuse des « indigènes » et qui envisagea même à partir de 1863 un « Royaume arabe » en remplacement de la colonie²⁴. Quelques centaines d'anciens transportés choisirent de s'installer durablement en Algérie, quelques-uns firent une carrière politique ou

[Suite de la note 19] en Belgique, et terminé le 5 mai 1852 », in *Œuvres complètes*, tome *Histoire*, Robert Laffont, 1987 : 155. Le « Cahier complémentaire » présente les « pièces justificatives » par thème dont l'un est consacré aux témoignages des transportés (pp. 570-589).

20. Cf. Marcel Émerit, « Les Déportés de 1848 », in *1848 et les Révolutions du XIX^e siècle*, 1948, 181 : XXXIX, 1-9.

21. Tout autre est le point de vue des écrivains qui parcourent le pays entre les années 1840 et 1850, comme l'a souligné avec force Franck Laurent dans son recueil *Le Voyage en Algérie. Anthologie de voyageurs français dans l'Algérie coloniale – 1830-1930*, Paris, Robert Laffont, 2008. La vision romantique de l'Algérie, insiste-t-il, accorde une grande valeur à la civilisation arabo-musulmane et critique l'idéologie coloniale.

22. *L'Atlas*, un journal local de sensibilité saint-simonienne, publie à partir de mars 1851 des textes de transportés détenus à la Casbah de Bône.

23. Cf. Georgette Sers, « Recherches sur l'activité des transportés en Algérie », *1848 et les Révolutions du XIX^e siècle*, 1949, 185 : XLVII, 47-75.

24. Cf. Charles-André Julien, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, 1. *La conquête et les débuts de la colonisation (1827-1871)*, Paris, Presses universitaires de France, 1964 : 419-447.

journalistique dans l'opposition à l'Empire²⁵. Les électeurs de la colonie manifestèrent leur hostilité à Napoléon III en votant non au plébiscite du 8 mai 1870 ; la chute de l'Empire y fut accueillie dans l'enthousiasme²⁶.

Rares, succinctes, attendues, ou, pour ainsi dire, sans grand intérêt, sont les quelques descriptions de l'Algérie sous la plume des transportés politiques de l'époque. La lettre que nous publions se distingue au sein d'un genre plutôt pauvre sur ce point, car, la plupart du temps, les écrits de ce type s'en tiennent à la dénonciation d'une nature sauvage et d'un pays hostile. Elle n'a d'ailleurs pas la même teneur que les huit autres rédigées par le grand-père de Michel Leiris, davantage tournées vers le quotidien de la détention.

Adressée de « Lambèse », le 18 avril 1852, cette missive tient lieu de journal d'une traversée du Constantinois lors du transfert d'un groupe de prisonniers de la Casbah de Bône, où ils sont assignés depuis mars 1850, vers l'ancien camp romain de la III^e légion d'Auguste à Lambaesis²⁷, un site appelé à symboliser la répression antirépublicaine sous la plume de Victor Hugo dans les *Châtiments* à cause du pénitencier militaire construit par les détenus eux-mêmes²⁸.

Ce voyage, car c'en est bien un pour cet esprit curieux de ce qui alors l'environne, est un vrai moment d'évasion pour celui qui redoute plus que tout autre chose, ainsi qu'il le confie, l'ennui de la vie de transporté. Arrivé par bateau à Bône au printemps de 1850, le captif, qui par ailleurs échoue dès les premiers jours à s'enfuir, n'a jusqu'alors pas eu la possibilité de connaître quoi que ce soit de ce qui pourtant le séduit au premier abord en arrivant. Toutefois, la curiosité dont il témoigne n'est pas celle du savant ou de l'explorateur mandaté par son gouvernement, encore moins celle d'un futur colon avide de s'installer au mieux de son intérêt.

25. Un état établi à Alger en 1859 précise que le nombre de transportés arrivés depuis 1848 est de 6258 ; parmi eux, 5 465 seraient rentrés en France après une grâce spéciale (c'est le cas de Jacques-Eugène en septembre 1853) ou l'amnistie générale de cette même année 1859, cf. Georgette Sers, « Recherches sur l'activité des transportés en Algérie », art. cit. À la chute du Second Empire en septembre 1870, on retrouve des anciens transportés dans le Comité républicain d'Alger.

26. Cf. Charles-André Julien, *op. cit.* : 446 sq. On pouvait donc être favorable à la colonisation et adversaire du régime impérial ; les colons voulaient en finir avec l'emprise des militaires sur l'Algérie et réclamaient une politique d'assimilation leur permettant de bénéficier d'un régime juridique se rapprochant de celui de la métropole.

27. Voir la thèse de référence de Yann Le Bohec, *La Troisième Légion d'Auguste*, Paris, Éd. du CNRS, 1989.

28. Franck Laurent dans *Victor Hugo face à la conquête de l'Algérie* (Paris, Maisonneuve & Larose, 2001) explique qu'Hugo ne s'est jamais ouvertement opposé aux abus de la conquête en Algérie, sauf dans des écrits restés inédits, pour ne pas heurter le foyer de républicanisme qu'y représentaient les colons.

L'arrivée en Afrique de Jacques-Eugène correspond au lendemain de l'exploration scientifique de l'Algérie commandée par le régime de Juillet²⁹. Ministère de la Guerre et Académie des Inscriptions et Belles Lettres, tout en distinguant les intérêts qui leur sont propres, se sont finalement entendus pour suggérer une homologie de buts et de moyens entre la conquête française et la colonisation romaine³⁰. N'ayant que peu d'occasions d'assouvir sa soif de connaissance, Jacques-Eugène Leiris se découvre durant sa captivité un goût pour l'archéologie, cela à l'instigation des militaires, ses gardiens, alors très passionnés par les fouilles des sites romains qu'ils prétendent réinvestir au nom de l'héritage fantasmatique d'une romanité africaine³¹. Depuis la prise de Constantine en 1837, la région alentour est un terrain de prédilection pour associer les missions cartographiques et archéologiques aux expéditions militaires. L'idéologie coloniale contribue alors à la constitution d'un savoir scientifique sur l'antiquité africaine. C'est une réinvention du passé romain au service d'une nouvelle conception de l'impérialisme. Le recours à l'Antiquité permet la domination coloniale et lui offre un modèle. Le précédent prestigieux atténue le dépaysement, aux dépens d'une compréhension des réalités socioculturelles du nord de l'Afrique. Le fantasme des filiations et des permanences séculaires prolonge durablement la méconnaissance de la Métropole sur sa seule colonie de peuplement³².

29. Cf. Bernard Lepetit, « Missions scientifiques et expéditions militaires : remarques sur leurs modalités d'articulation », in *L'Invention scientifique de la Méditerranée*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 1998 : 97-116 ; et Nabila Oulebsir, « Rome ou la Méditerranée ? Les relevés d'architecture d'Amable Ravoisié en Algérie, 1840-1842 », in *L'Invention...*, *op. cit.* : 239-271.

30. Le monde savant désirait rester prudent vis-à-vis de la référence à Rome. L'Académie des Inscriptions et Belles Lettres veillait à préserver son autonomie, c'est elle qui fit en sorte que les investigations soient les plus larges possible durant l'exploration scientifique de l'Algérie qui se déroula durant les années 1840-1845 et qui donna lieu à la publication de trente-neuf volumes, cf. Jacques Frémeaux, « Souvenirs de Rome et présence française au Maghreb : essai d'investigation », in *Connaissances du Maghreb. Sciences sociales et colonisation*, Paris, Éd. du CNRS, 1984 : 29-46. Les officiers passionnés d'archéologie qui dirigèrent les premières fouilles à Lambaesis, le colonel Carbuccia et le commandant Delamare puis le commandant Toussaint, assistés du sous-bibliothécaire à la Sorbonne, Léon Renier, firent figure de francs-tireurs prenant beaucoup de liberté vis-à-vis de leur hiérarchie, cf. Monique Dodin-Payre, *Le Capitaine Delamare. La réussite de l'archéologie romaine au sein de la commission d'exploration scientifique d'Algérie*, Paris, De Boccard, 1994.

31. Cf. Jacques Frémeaux « Souvenirs de Rome... », art. cit. Jacques-Eugène fit partie des vingt-six détenus employés aux fouilles du site de Lambaesis, cf. Nabila Oulebsir *Les Usages du patrimoine. Monuments, musées et politique coloniale en Algérie (1830-1930)*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2004 : 91-94.

32. Cf. Marcel Benabou, « L'impérialisme et l'Afrique du Nord : le modèle romain », in *Sciences de l'homme et conquête coloniale. Constitution et usages des sciences humaines en Afrique (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Presses de l'ENS, 1980 : 15-22.

Mais la lettre que nous publions témoigne bien d'une découverte, d'un dépaysement ; elle est haletante, au rythme de la colonne de prisonniers qui parcourt environ 200 kilomètres en une douzaine de jours à travers des paysages tourmentés, insoupçonnés jusqu'ici par celui qui écrit. Passer brusquement de la rudesse des montagnes enneigées aux plateaux imbibés d'eau et aux plaines ensoleillées, regarder les lacs salés du Constantinois recouverts de flamants roses, traverser les oueds à gué agrippé tant bien que mal à un mulet, observer, certes plus de loin que de près, les huttes, les troupeaux, les « indigènes », leurs enfants et leurs femmes : ce sont autant d'expériences de la différence et de l'altérité qui relèvent de l'exotisme au sens d'un enrichissement par le contact d'une diversité inconnue, comme le définira plus tard quelqu'un comme Victor Segalen, cet autre poète-voyageur-ethnographe auquel Leiris ne s'est jamais explicitement référé malgré une commune conception du voyage³³. Un si long récit est là pour dire un enthousiasme, presque une joie, une envie d'en connaître encore un peu plus, la partager avec des parents qui sont si loin. L'ironie et l'autodérision l'emportent même sur la plainte ou le misérabilisme. Le pittoresque de la promiscuité entre les prisonniers et leurs gardiens ainsi que le frisson du fantasme d'une embuscade sont à mille lieux de ce que colporteront la littérature de la transportation et son tragique. Cette sensation de liberté dans un contexte de captivité rend singulière et quelque peu inclassable cette relation d'un début de printemps dans le Constantinois.

Échos d'une captivité

En dépit du silence de Michel Leiris sur l'existence de cette correspondance, on supposera qu'une lettre comme celle que nous publions ait pu avoir ultérieurement un écho dans la réflexion du poète-ethnographe-autobiographe. Il se pourrait bien qu'il y ait là comme une version archaïque et primitive d'un ensemble de motifs et d'une forme de narration repris plus tard et retravaillés par la plume de Leiris. À supposer même que cette relation relève de l'inconscient, un rapprochement et une comparaison s'imposent tant le rapport à l'ancestralité apparaît déterminant pour tous les modes d'écriture auxquels Leiris se sera adonné. La combinaison du thème de l'autochtonie et de l'image de la relique dessine régulièrement chez lui, accompagné d'un sentiment d'angoisse qui lui est si caractéristique, autant un fondement qu'un horizon à la compréhension

33. Cf. Jean Jamin, « Une initiation au réel : à propos de Segalen », *Cahiers internationaux de sociologie*, 1979 : 125-139.

Figure 1 – Camp de Lambèse en avril 1850, in *Revue Archéologique*, 1851, t. II, pl. 17.

de la condition humaine³⁴. À la glose de 1939 « ancêtres – leurs crânes sont des ancres et le centre des âtres »³⁵ répondra en 1985, comme une énième variation d'un même thème, « anthropologie – a jauge des antres d'entre peau et os, pas jolis ! »³⁶. Qui me hante et qui je hante ? Telle fut l'obsession, en partie venue de ses années surréalistes, pour celui qui déclina à l'envi la figure du fantôme³⁷.

La lettre du grand-père relatant sa traversée du Constantinois en avril 1852 nous sert ici d'exemple pour introduire un propos plus général consistant à voir dans le cas Leiris, celui – assez rare pour être appréhendé comme tel dans notre aire de civilisation à l'époque contemporaine – d'une mémoire longue généalogique et transgénérationnelle³⁸ toute, imprégnée de significations politiques. Il s'agit de comprendre l'imaginaire

34. Nous renvoyons à notre article, Louis Hincker & Pierre Vilar, « Michel Leiris, penser librement le culte des ancêtres (libres penseurs) », in *Actes du colloque international de Paris, 22-24 mars 2008 : 1848-2008, 160 ans de Libre Pensée*, Irelp [à paraître].

35. *Glossaire j'y serre mes gloses*, Paris, Éd. Galerie Simon, 1939. Le mot « âtres » dans ses emplois littéraires prend à partir de la fin du XIX^e siècle la valeur générale de « disposition des pièces, des parties d'une maison », cf. A. Rey, ed., *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Robert, 1998.

36. « Souple mantique et simples tics de glotte en supplément », in *Langage tangage ou ce que les mots me disent*, Paris, Gallimard, 1985.

37. Cf. Louis Hincker & Pierre Vilar, « Michel Leiris... », art. cit.

38. Au sens où la psychanalyse étudie l'impensé généalogique entre des individus d'une même lignée qui n'ont pas été contemporains les uns des autres autrement que par l'imaginaire et l'inconscient, cf. Serge Tisseron et al., *Le Psychisme à l'épreuve des générations. Clinique du fantôme*, Paris, Dunod, 2004 [1^{re} éd. 1995].

Figure 2 – Essai de reconstitution du trajet de Bône à Lambessa de Jacques-Eugène Leiris.
Carte générale de l'Algérie dressée au dépôt de la guerre (1856), à l'échelle 1/600 000°.

familial d'un écrivain, non pas seulement du point de vue de l'analyse littéraire, non plus que de l'histoire de la littérature ou de l'histoire prise indépendamment des autres domaines d'investigation des sciences de l'homme, mais du point de vue plein et entier d'une anthropologie de la mémoire et qui intéresse particulièrement l'historien pour la complexité de son feuilletage de temporalités entremêlées.

Comme Leiris l'a lui-même reconnu dans *C'est-à-dire*, il ne s'est jamais véritablement livré à une analyse de sa parenté comme l'auraient commandée ses velléités de se lancer dans une ethnologie de soi-même³⁹. Pourtant, Leiris apparaît comme un de ces écrivains pour qui, quasi systématiquement, la thématique de l'ancestralité interfère dans le rapport qu'ils entretiennent avec l'Histoire, ainsi que le montrent de nombreuses pages de *L'Âge d'homme* et de *La Règle du jeu*. Il y a là l'indice d'un roman familial, au sens psychanalytique, avec réinventions et substituts écrans, et qui mériterait d'être rapproché d'autres romans qui lui sont comparables⁴⁰.

Or, si l'imaginaire familial de Michel Leiris peut être assimilé à une sorte de tranchée mémorielle d'une épaisseur de deux siècles, dont la butée désignée est la Révolution française et pour laquelle 1848 est une date de référence⁴¹, il est possible, par une patiente « contre-enquête », d'en remonter les différentes strates les unes après les autres pour s'apercevoir qu'au fil des générations, il y a comme un système de re-jeu de failles – disons de « bifurcations »⁴² – dont les échos répétés résonnent à travers le temps et ont laissé dans une documentation des plus variées des traces tangibles. Que cet imaginaire transgénérationnel soit devenu un objet d'écriture littéraire facilite le repérage de certains de ses traits les plus saillants, mais n'est qu'un élément d'un ensemble bien plus vaste. En utilisant l'imaginaire du poète, et notamment sa fonction médiumnique théorisée par le surréalisme, comme un puissant agent de connexion de réalités disparates, il devient possible de rapprocher des documents apparemment éloignés les uns des autres, en pensant leurs analogies, leurs homologues, leurs convergences, mais aussi les manques, les absences et les discontinuités. À tout le moins, la confrontation du texte et de l'archive donne à l'un comme à l'autre un recul et une épaisseur qui, sans elle, ne pouvaient être devinés. C'est ici souligner la valeur du document – une

39. *C'est-à-dire. Entretien avec Sally Price & Jean Jamin*, Paris, Jean-Michel Place, 1992 : 49-50.

40. On pense notamment à des écrivains qui au XX^e siècle, par ailleurs si différents les uns des autres, ont filé d'une manière ou d'une autre la métaphore de l'ancestralité révolutionnaire pour penser leur roman familial : Claude Simon, Aragon, Drieu la Rochelle. Sur ce dernier, voir l'importante enquête riche en archives réalisée par Marie Balvet & Hubert Stérin, *Le Roman familial de Pierre Drieu La Rochelle*, Paris, Henri Veyrier, 1989.

41. Nous renvoyons à notre article, Louis Hincker & Pierre Vilar, « Michel Leiris : roman familial et Révolution, 1750-1990 », in Annie Duprat, ed., *Les Mots des Révolutions. Nommer, dénoncer, héroïser, nier (XVIII^e-XX^e siècles)*, Paris, Nouveau Monde, 2009 : 285-304.

42. Sur la figure de la « bifurcation » chez Leiris, voir Denis Hollier & Catherine Maubon, « Notice » à *Biffures*, in *La Règle du jeu*, op. cit. : 1291-1324.

notion commune à l'esthétique surréaliste et aux sciences humaines⁴³. Le document, sa force d'attraction et de persuasion, et notamment sa potentialité à montrer un réel à contre-courant de représentations qui seraient trop éloignées de leurs référents, redonne un sens aux expériences oubliées, voire à celles devenues indésirables, marquées par l'opprobre, illégitimes, pour lesquelles la nécessité d'une exhumation s'imposerait⁴⁴.

De surcroît, certains des leitmotifs de l'écriture leirisienne, comme ceux des origines, des âges de la vie, de la représentation du réel et de ses modifications, de la révolution, du guerrier, de l'éloignement, du voyage, du secret, du sacré, de l'écriture de soi, de l'archive, et plus particulièrement encore du fantôme, pourraient être remis en perspective par une reconsidération de ce qui, dans le système d'appréciation de l'écrivain, aurait pu être reçu par lui en héritage. De là, la possibilité de décomposer en autant d'éléments déterminants ce qui a tout lieu d'être interprété comme une mémoire obsessionnelle des ancêtres, que les proches de l'écrivain partageaient d'ailleurs avec lui⁴⁵, et qu'il est envisageable de re-documenter grâce au savoir-faire de l'historien. Une telle investigation se pense aussi tel un laboratoire visant à explorer certaines des limites que peut prétendre atteindre toute biographie d'un intellectuel quand il s'agit de cerner certaines des dimensions historiques du milieu social et culturel dont il est issu.

La difficulté à définir le genre auquel appartient la description du Constantinois par le grand-père pourrait ainsi être lue comme une des marques les plus explicites de l'analogie d'écriture chez l'aïeul et son descendant⁴⁶. En effet, cette lettre n'obéit plus directement à une finalité qui

43. Rappelons-en l'origine étymologique latine : *documentum* est lié à *docere* « instruire, enseigner ». Voir le désormais célèbre échange sur cette question entre Claude Lévi-Strauss et André Breton publié en 1993 et jusque-là inédit dans *Regarder, écouter, lire*, rééd. in Claude Lévi-Strauss, *Œuvres*, Paris, Gallimard (« La Pléiade »), 2008 : 1581-1585 ; « Note sur les rapports de l'œuvre d'art et du document écrite et remise à André Breton à bord du *Capitaine Paul-Lemerle* en mars 1941 », « Réponse d'André Breton ». Breton y développe une idée qui lui est chère et qu'il reconnaît partager avec d'autres, à savoir qu'il recherche dans l'œuvre d'art autant une jouissance qu'une connaissance. Il rejoint aussi son interlocuteur pour apprécier la dimension documentaire d'une œuvre sans que la réciproque puisse se soutenir, mais il souligne les cas où la distinction n'est que trop arbitraire.

44. Sur la remise en cause des valeurs esthétiques occidentales et de leur hiérarchie jusqu'à la réhabilitation du banal, de l'insignifiant, de l'hétéroclite, de l'irritant, du choquant, de l'écart, du rare et du monstrueux, voir l'introduction rédigée par Denis Hollier à la réimpression de la revue *Documents* (1929-1931) – périodique auquel Leiris participa très activement –, « La valeur d'usage de l'impossible », 1992, rééd. in *Les Dépossédés*, Paris, Minuit, 1993 : 153-178.

45. Ce dont témoigne incidemment la correspondance familiale de l'écrivain conservée à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet.

46. Sur l'indistinction des genres, entre autobiographie et récit de voyage chez Leiris, voir Anne Prunet, « De *L'Afrique fantôme* à *Biffures*, quand l'écriture de voyage fait route aux côtés de l'écriture autobiographique », *Cahiers Leiris*, 2007, 1 : 262-284, et Koenraad Geldof, « Entre exorcisme et possession : littérature, ethnologie et autobiographie dans *L'Afrique fantôme* de Leiris », *Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes/Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 1999, 23 (1-2) : 145-169.

serait clairement conditionnée par la captivité. Le récit de voyage l'emporte sur le point de vue idéologique, il transcende le contexte de la transportation politique, il offre à l'individualité un espace d'expression que le rédacteur de cette correspondance n'avait pu trouver jusqu'ici. Ce 18 avril 1852, la lettre se fait journal, avec sa mise en scène rétrospective à coups de dates échelonnées du début à la fin du voyage⁴⁷. C'est une réécriture à partir de notes prises sur le vif, dont la nature documentaire désigne un lectorat au-delà du premier cercle des proches à qui elle est primitivement destinée. Le parcours est une succession d'obstacles surmontés, d'étapes franchies, de dépassements réussis, soulignés par l'adverbe « enfin » qui revient à huit reprises⁴⁸. La force du « je » s'en trouve démultipliée quand, pour la première fois, Jacques-Eugène parle longuement du pays qu'il découvre ; ici même la subjectivité est au service d'une forme d'objectivité⁴⁹. Si, au contact du nouveau, la vie se dédouble et sollicite l'imagination, son commentaire reconstruit une unité de la personne que l'enfermement dans la Casbah de Bône depuis deux ans détruisait à petit feu⁵⁰. Deux semaines durant, l'ennui disparaît, la nécessité intérieure n'est plus forclosée, le narrateur est alors tout au voyage et à sa dimension mythologique quand il prend conscience des différences de civilisation, de l'antériorité des unes sur les autres. « C'était la première fois qu'une ville en ruines s'offrait à mes regards » : une telle affirmation, par exemple, oscille entre le familier et l'étranger, convoque un imaginaire du déjà-là, déjà-su, déjà-lu, mais encore à déchiffrer ; c'est dire un passé surdéterminé, un nouvel archaïsme à décrypter⁵¹. Au milieu des monts, des plateaux et des vallées, Jacques-Eugène est ailleurs et trouve en s'immergeant dans le réel une forme de libération.

47. Sur le voyage et sa narration comme façons de faire de l'espace et du temps une structure mentale qui se répète dans les écrits de Leiris à partir de *L'Afrique fantôme*, cf. Vincent Kaufmann, « Michel Leiris : on ne part pas », *Revue des sciences humaines*, 1989, 214 : 145-162.

48. Sur la fonction de l'adverbe « enfin » qui vient régulièrement scander le journal de la mission Dakar-Djibouti afin de dépasser les moments d'attente et redonner une vitalité au voyage, cf. Serge Ferreri, « *L'Afrique fantôme*, quête de l'autre, quête de soi », in D. Lory & J.-L. Lory, eds, *Écrits d'ailleurs, Georges Bataille et les ethnologues*, Paris, Éd. de la MSH, 1987 : 177-187.

49. Sur le voyage comme occasion de comprendre les mécanismes de l'imagination jusqu'à la remise en cause par quelqu'un comme Leiris de l'ambition surréaliste de réunification du moi et du monde extérieur, cf. Michael Richardson, « Voyage, surréalisme et science de l'homme », dans *Diogène*, 1990, 152 : 22-48, et Serge Ferreri, « *L'Afrique fantôme*, quête de l'autre, quête de soi », art. cit.

50. Sur l'immersion dans le réel pour briser l'intériorité vécue comme une prison, cf. Koenraad Geldof, « Entre exorcisme et possession... », art. cit.

51. Sur la sensation d'archaïsme, plus que celle d'exotisme, éprouvée par Leiris, telle qu'il la relate dans *L'Afrique fantôme* et plus explicitement encore quand il évoque son « étrange sensation .../...

Mais voilà que la fin de l'équipée est une nouvelle prison, ce que le récit n'était jamais complètement parvenu à faire oublier. Le besoin d'évasion touche à sa propre limite. L'échappée avait une dimension métaphorique ; elle seule subsiste. La traversée transportait une mélancolie tel un voyageur clandestin. L'exaltation fait place à l'abattement. Le narrateur se retrouve tiraillé par des sentiments incompatibles⁵². La fin du voyage n'a de grandiose que le nom d'un site antique encore en grande partie enfoui. Là, à plus de seize siècles de distance, deux formes de colonisation du nord de l'Afrique se regardent et interfèrent entre elles, une partie des pierres romaines étant d'ailleurs réutilisée pour la construction du pénitencier. Et si Jacques-Eugène est du petit nombre préférant opter pour l'archéologie, c'est pour se consacrer à une discipline qui, dans le cadre de la conquête de l'Algérie, fait figure de science coloniale⁵³.

Il revint à la génération à laquelle appartient Michel Leiris d'avoir d'abord éprouvé le « grotesque » et l'« absurde », puis réfléchi sur l'« odieux » et l'« inique » de la caution scientifique accordée à la colonisation⁵⁴. Soulignons qu'en janvier 1948, Leiris eut l'occasion en Algérie de se rendre compte par lui-même des relations très détériorées entre Européens et Musulmans. Il participa aux rencontres de Sidi Madani visant à favoriser les échanges entre intellectuels métropolitains et algériens⁵⁵. Son *Journal* atteste de l'acuité de son regard durant son séjour,

[Suite de la note 51] de vie antérieure » dans l'article « Abyssinie intime » (1935), rééd. in *Zébrages* (Paris, Gallimard, 1992 : 48-56), cf. Catherine Maubon, « Évasion et mélancolie dans *L'Afrique fantôme* », in *L'Occhio del viaggiatore, Scrittori francesi degli anni trenta*, Firenze, Olschki Editrice, 1986 : 147-163. Sur l'imaginaire des ruines et la fréquente « minéralisation » du moi dans l'œuvre de Leiris, cf. Agnès Verlet, « Les ruines de Gondar, ou l'effondrement du rêve africain de Leiris », in V. A. Deshoulières & P. Vacher, eds, *La Mémoire en ruine. Le modèle archéologique dans l'imaginaire moderne contemporain*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2000 : 115-127.

52. Sur le couple évasion/frustration dans le journal de la mission Dakar-Djibouti, cf. Catherine Maubon, « Évasion et mélancolie... », art. cit. Pour Catherine Maubon, *L'Afrique fantôme* est le récit objectif et sincère d'une tentative avortée d'évasion qui n'ose pas dire totalement son nom (*Michel Leiris en marge de l'autobiographie*, Paris, José Corti, 1994 : 120).

53. Comme le souligne Jacques Darras, le thème de la fin des voyages dans la littérature, et dont *L'Afrique fantôme* hérite, est depuis l'œuvre de Conrad au cœur du mécanisme de l'expansion coloniale (« Le voyage en Afrique », *Esprit*, 1987, 128 : 1-12).

54. Nous citons ici les adjectifs qu'utilise Jean Jamin pour signifier cette mutation de l'Entre-deux-guerres aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale : « L'ethnographie mode d'emploi : de quelques rapports de l'ethnologie avec le malaise dans la civilisation », in J. Hainard & R. Kaehr, eds, *Le Mal et la Douleur*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 1986 : 45-79.

55. Leiris séjourne à Algérie du 8 au 27 janvier 1948, et y côtoie Henri Calet et Francis Ponge. Sur Sidi Madani, cf. Michel P. Schmitt, « Le voyage abstrait : Henri Calet en Algérie », in Ch. Bonn ed., *Échanges et mutation des modèles littéraires en Europe et en Algérie*, Paris, L'Harmattan, 2004 : 123-130, ainsi que Jean Dejeux, « Les rencontres de Sidi Madani (Algérie), janvier-février-mars 1948 », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 1975, 20 (1) : 165-174.

et notamment quand il est question de l'usage par le colonisateur du prétexte culturel qui ravale « au rang d'objets à contempler » les peuples dominés, condamnés à « demeurer beaux, dignes d'être regardés »⁵⁶. Plus de deux années et demie après la révolte de Sétif et sa répression en mai 1945, la « question musulmane » lui fait penser à une « tuile romaine ou ardoise luisante et glissante »⁵⁷, cependant qu'une « exhibition militaire » rapidement aperçue lui aura rappelé celles des Allemands durant l'Occupation⁵⁸. Sensible aux contacts inégaux de civilisations quand ceux-ci servent à la domination des Européens sur le reste du monde, l'Algérie de 1948 lui inspire un parallèle qui tourne en dérision le mythe d'une latinité fondatrice, alors très en vogue depuis la fin du XIX^e siècle dans les milieux universitaires algérois⁵⁹, et la soi-disant dette séculaire à laquelle seraient censés répondre aussi bien les Algériens du XX^e siècle que les descendants des Gaulois : « Demander aux peuples colonisés d'être reconnaissants aux nations colonisatrices de ce qu'elles ont, en fait, tiré d'elles pour leur développement, cela revient à demander aux Français, par exemple, de savoir gré aux Italiens de tout ce que la Rome antique a fait pour les Gaulois grâce à la conquête par César »⁶⁰. Si un siècle plus tôt, la contemplation des ruines romaines suscitait bien souvent chez les observateurs conquérants les souvenirs d'enfance d'une majesté des anciens maîtres du monde apprise à la lecture des textes des grands auteurs⁶¹, c'est à un tout autre genre de réminiscence que se livre le voyageur-ethnographe à la veille de rédiger une série de textes anticolonialistes parmi les plus importants des lendemains de la Libération⁶².

56. Michel Leiris, *Journal 1922-1989*, éd. de Jean Jamin, Paris, Gallimard, 1992 (20 janvier 1948) : 452.

57. *Idem*, 26 janvier 1948 : 459. Ces « Notes sur la question musulmane » montrent que Leiris s'est entretenu librement et de façon précise avec des fonctionnaires locaux sur les événements de Sétif et la répression qui a suivi. Le chiffre de 15 000 victimes que Leiris retient des propos d'une assistante sociale est près de quinze fois plus élevé que celui de la version officielle des autorités françaises de l'époque.

58. *Idem*, 14 janvier 1948 : 448.

59. L'Université d'Alger fut fondée en 1909, elle fut l'aboutissement de la création, depuis 1879, de quatre écoles spécialisées (Médecine et Pharmacie, Sciences, Lettres, Droit) ; sur le cas de l'archéologue Stéphane Gsell, titulaire de la chaire d'histoire de l'Afrique du Nord au Collège de France de 1912 à 1932, cf. Denis Lengrand, « Les anachronismes raisonnés de Stéphane Gsell », *Quaderni di Storia*, 1996, 44 : 29-39.

60. *Idem*, 9 janvier 1948 : 444. Leiris est arrivé la veille.

61. Cf. Jacques Frémeaux, « Souvenirs de Rome... », art. cit.

62. Nous pensons à « L'ethnographe devant le colonialisme » (1950) et « Race et civilisations » (1951). Rappelons que Leiris est signataire de la « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie » dit « Manifeste des 121 » de septembre 1960.

En publiant ce récit d'une traversée du Constantinois au début de l'implantation française en Afrique du Nord, nous pensons apporter un élément supplémentaire qui jusqu'à ce jour manquait pour comprendre la démystification du colonialisme à laquelle Michel Leiris a consacré une partie importante de sa vie et de son œuvre. Et si l'on accepte de suivre l'interprétation que Catherine Maubon a proposée du récit leirisien de la mission Dakar-Djibouti quand elle y lit le témoignage d'une crainte d'un dévoilement, il est aussi possible de voir dans le document que nous publions, en lui empruntant les mots que, précisément, elle utilise, une des traces laissées par un des fantômes restés derrière une des portes que Leiris aura refusé d'ouvrir, lui laissant ainsi toute liberté pour venir le hanter ⁶³.

Université de Valenciennes, Calhiste
louis.hincker@orange.fr

Figure 3 – Photographie aérienne du pénitencier de Lambèse prise, entre janvier et mars 1962, par Édouard Stawski, adjoint de Jean Lassus à la Direction des Antiquités de l'Algérie. Le pénitencier empiète sur l'ancien camp romain © Édouard Stawsky – Centre Camille Jullian, CNRS.

63. Cf. Catherine Maubon, *Michel Leiris en marge de l'autobiographie*, op. cit. : 153.

* la première plaine que j'ai décrite dans ma lettre précédente s'appelle la plaine des Al-Caracas².

Je reprends mon récit, bonne sœur, mais ce n'est pas sans hésitation ; je crains la monotonie qui va résulter pour toi de la lecture d'une pièce ayant presque la sécheresse d'un procès-verbal. Ma foi, au petit bonheur, je travaille pour l'acquis de ma conscience et, au risque de provoquer de ta part des baillements immodérés et un ennui de transporté, je continue, m'aidant de notes prises par moi sur les lieux et copiant presque textuellement pour te fatiguer moins longtemps. Prépare-toi à absorber encore 10 étapes.

Après une assez bonne nuit dont le silence est interrompu seulement par des ronflements sonores et les appels vigilants des factionnaires, le lendemain 12 nous partons réconfortés par les bonnes impressions de la veille et disposés à atteindre lestement un nouveau campement. Le Caïd³, entouré de quelques cavaliers, assiste à notre départ, il échange avec nous quelques paroles après lesquelles nous le quittons pleins de gratitude pour ses excellents procédés.

L'étape est courte mais pénible. Pendant une heure nous gravissons la montagne au pas de charge ; nous descendons ensuite dans la plaine et nous traversons jusque auprès de Guelma une vallée dans le fond de laquelle serpente un chemin raboteux, d'une terre durcie et dégradée qui, dans les temps de pluies, sert sans doute de lit à un torrent. Nous nous arrêtons dans un champ qu'arrose et vivifie une petite rivière ; c'est là que nous campons à Ain-el-Berda (la fontaine froide) à trois lieux de Guelma. Quelques colons venus des environs essaient de pénétrer jusqu'à nous pour nous presser la main, mais une consigne sévère leur interdit l'accès du camp ; ils s'en retournent chassés par les gendarmes.

Le 13 après avoir laissé Guelma à notre gauche⁴, nous atteignons des montagnes

1. La ponctuation et l'orthographe du manuscrit original ont été respectées, ainsi que les sauts de lignes et les quelques ratures et repentirs.

2. La lettre précédente introduisant au début du voyage n'a pas été conservée. Le toponyme « Al Caracas » est énigmatique, c'est le seul dans ce cas de tout le récit. Nous avons reconstitué à partir de cartes anciennes le trajet de la colonne de prisonniers qui suit la route principale de Bône en direction de Guelma, puis, après la traversée de la Seybouse, coupe à travers le relief avant de retrouver la route pénétrant le plus au sud de la région entre Constantine et Batna (voir *supra* figure 2). Au-delà, c'est-à-dire une fois franchie la barrière des Aurès jusqu'à la ville de Biskra prise en 1844, la zone est très mal connue de l'armée française en ce milieu du XIX^e siècle.

3. « Caïd » : administrateur local investi par le colonisateur et exerçant des pouvoirs sur la tribu en matière de police, d'administration et d'impôt.

4. Nous sommes cinq mois après le coup d'État du 2 décembre, et bien qu'il s'agisse d'anciens « insurgés de juin 1848 », la colonne évite systématiquement de traverser les villes pour empêcher les manifestations de solidarité républicaine entre les colons et les transportés politiques.

que nous traversons comme la veille ; nos jambes se délassent enfin à arpenter une grande vallée dont il nous faut gagner l'extrémité ; elle est bordée des 2 côtés par des groupes de collines couvertes de lentisques et d'oliviers ; au bout se laisse apercevoir une ferme moderne entourée de terrains où tout

[2^e page]

doit venir à souhait ; mais c'est bien retiré, bien solitaire ; il faut être réellement agriculteur et avoir auprès de soi une famille nombreuse pour y supporter la vie. La vallée continue ; seulement l'un des côtés change d'aspect : la Seybouse ⁵ dont les bords sont garnis de Lauriers-rose nous apparaît de nouveau roulant ses eaux tourmentées tantôt au niveau de la plaine, tantôt au fond d'un ravin. Non loin de ses bords nous faisons halte. En reprenant notre course nous apercevons çà et là des condamnés militaires revêtus de l'uniforme gris qui travaillent, et bientôt après un grand bâtiment en construction destiné à recevoir des orphelins ⁶ ; cet établissement où doivent grandir des enfants ressemble à une véritable forteresse ; des bastions en défendent les 4 angles, et tout un côté domine à pic la Seybouse qui dans cet endroit coule à une énorme profondeur. Les Arabes ou les Kabyles pourront un jour tenter de s'emparer de cette position ; mais je crois bien que leurs ongles et leurs dents s'useront vainement aux pierres qui l'abritent. C'est trop fort pour eux.

Enfin nous sommes à la Seybouse, il s'agit de la traverser que n'ai-je la plume de mon spirituel ami Thuiller ⁷ ? Je te divertirais un peu ici en te retraçant les scènes qui se passèrent alors.

Indépendamment des mulets qui nous suivent chargés de vivre, des tentes et des sacs de la colonne, un renfort de ces indociles animaux est là qui attend pour nous éviter le désagrément d'entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture. À peine sommes nous au bord de la rivière que chacun s'empare d'un mulet, mais il n'y a en pas assez pour tout le monde ; un premier s'installe sur le dos de l'animal, un second se cramponne à la croupe, un troisième s'accroche comme il peut ; tout cela entre dans l'eau chassé à coups de canne par des mal-avisés ; des impatientes, dédaignant de se faire porter, s'élancent et tentent

5. La Seybouse, longue de 225 kilomètres, est le principal fleuve de la région, son débouché dans la Méditerranée se situe près de Bône (aujourd'hui Annaba) d'où sont partis les prisonniers.

6. Cet établissement situé sur la hauteur est visible sur une des gravures du volume consacré à l'archéologie sous la direction du capitaine Delamare de *L'Exploration scientifique de l'Algérie*, Paris, Impr. nationale, 1850 : 171. Bataillons disciplinaires, orphelins, transportés, l'Algérie est aussi une terre de relégation sociale et politique.

7. Sur Charles Eugène Émile Thuillier, rédacteur du journal *Le Père Duchêne* à Paris en 1848, cf. *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Paris, Ed. L'Atelier, CD-Rom, 1997. Jacques-Eugène a recopié précédemment à l'attention de sa sœur un récit haut en couleur rédigé par Thuillier de leur commune tentative d'évasion de la Casbah de Bône en mars 1850.

le passage, mais ils glissent sur d'énormes cailloux gluants et se trouvent heureux de se suspendre à la queue d'un mulet ou bien à la jambe d'un camarade ; des grappes d'hommes enchevêtrés les uns dans les autres s'avancent ainsi ; soldats, spahis, transportés, Arabes tout est pêle-mêle ; les cris, les appels, les rires se confondent en une bizarre harmonie ; c'est un désordre, un

[3^e page]

tohu-bohu, une macédoine de l'effet le plus étrange. Quelles drôles de figures j'ai vues ! Arrivé l'un des premiers à l'autre bord, je riaais à en perdre haleine. Encore aujourd'hui j'ai peine à garder mon sérieux quand je me représente la physionomie d'un de mes amis qui, suspendu par un miracle d'équilibre et sentant ses lunettes abandonner peu-à-peu son nez, hésita longtemps entre le sacrifice de ses bésicles et un bain complet, puis finit par tomber dans l'onde froide en rattrapant au vol son précieux meuble. Quelle mine anxieuse et effarée il avait ce pauvre Lacroix !⁸ Tout le monde a gagné sans accident sérieux le rivage désiré ; encore un effort pour grimper laborieusement le rocher qui s'élève au-dessus de nos têtes et les fatigues de la journée seront bien près de finir et nous asseoirons notre camp à Medjez-el-Hammar. Nous arrivons haletants au sommet de la rampe, là un vaste Panorama se déploie devant nous : c'est un plateau magnifique bordé de tous côtés par des mamelons ; de hautes montagnes dont les cîmes sont blanches de neige bornent l'horizon⁹. Après avoir joui un moment de cet aspect, la colonne reprend sa marche. Le ciel se couvre de nuages sombres, la pluie menace de tomber ; mais déjà nos tentes sont dressées et entourées d'un fossé protecteur ; nous ne craignons plus rien, notre campement est à l'abri. À notre réveil, le 14, le temps a revêtu des teintes peu rassurantes. Un instant après nous être mis en route, nous avons la pluie sur le dos. Monter toujours monter par des chemins impraticables au milieu des ruines, de blocs de pierre semés ça et là, voilà notre métier pendant trois [heures]¹⁰ de marche ; nous arrivons enfin sur les dernières hauteurs ; là commence à se faire sentir un froid rigoureux. Quand à la physionomie du pays, elle change du tout au tout : on ne rencontre plus aucune espèce d'arbustes ou d'arbres, pas même

8. Aristide Jean Lacroix, jeune graveur de peigne âgé de 20 ans, mentionné dans l'état publié par Louis-José Barbançon, « Les transportés de 1848 », sur le site www.criminocorpus.cnrs.fr, 2008.

9. Des collines dominant la Seybouse, il est possible d'apercevoir les premiers contreforts de la chaîne de l'Aurès qui culmine à plus de 2 300 m d'altitude.

10. Le mot « heures » est absent, c'est peut-être l'indice que cette lettre est une mise au propre d'une version précédente (voir *infra* notes 13 et 18).

des broussailles ; c'est nu complètement nu. Quelques tribus dont l'approche nous est toujours révélée par les aboiements de chiens nombreux s'étalent sur le versant des collines. La pluie continue toujours, les soldats eux-mêmes succombent à la fatigue, ils réclament une halte ; malgré le mauvais temps le convoi s'arrête pendant une heure, puis nous recommencerons à patauger dans la boue à travers une prairie imbibée de l'eau qui descend de tous côtés. Mouillés, trempés nous rencontrons de nouveau la Seybouse. Ma foi, dans l'état

[4^e page]

où nous sommes nous ne songeons guère aux mulets et sans hésiter, on se précipite dans la rivière. De l'eau sur nos têtes, de l'eau sous nos pieds ; que nous importe maintenant ! Enfin nous arrivons à notre campement tout près de la tribu des sidi-Tam-Tam¹¹. Pénétrés jusqu'aux os nous nous empressons de dresser les tentes pour abriter nos couchés, et c'est par une pluie battante qu'il nous faut faire ces préparatifs indispensables. Le froid augmente, la neige s'accumule sur des endroits les plus élevés¹². La tribu voisine nous a apporté un peu de bois, nous nous décidons à faire la soupe sous nos tentes, mais la fumée nous asphyxie. C'est dans cette situation que nous devons attendre le lendemain. Et pourtant, au milieu des imprécations générales, des malédictions universelles, quelques rieurs intrépides savent encore dérider les fronts les plus soucieux. La nuit arrivée, on se serre les uns contre les autres, on se presse, on mêle son haleine pour se prêter mutuellement un peu de chaleur, et on finit par oublier cette triste position dans quelques instants de sommeil.

Le 15, en nous levant du milieu de notre boue et en débouchant notre tente elle nous apparaît complètement blanchie, semblable à une pierre sépulcrale.

11. Cette toponymie en fonction de la localisation des « tribus », qui revient à plusieurs reprises dans le récit, est celle inventée par les officiers cartographes durant la conquête coloniale en l'absence d'autres repères administratifs ; elle établit la situation d'une « tribu » entre deux cours d'eau, cf. Hélène Blais, « Les représentations cartographiques du territoire algérien au moment de la conquête : le cas de la carte des officiers d'État-major (1830-1870) », in P. Singaravélou, ed., *L'Empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Belin, 2008 : 124-134. Il faut donc bien se rendre compte que le vocabulaire historico-géographique utilisé par Jacques-Eugène apparaît directement influencé par les conceptions militaro-scientifiques de ses gardiens.

12. Pour l'essentiel le parcours effectué par la colonne des prisonniers se situe entre 500 m et 1 000 m d'altitude. Il s'agit d'un climat méditerranéen à nuance semi-aride et continentale. Sur les hauteurs les rigueurs de l'hiver sont marquées. Ce sont les vents du nord-ouest qui amènent pluie et neige durant l'hiver avec plusieurs mois de gel jusqu'en mai avant que la saison chaude et aride ne débute subitement : précisions dans Agnès Gros Lambert, *Lambèse. Naissance et développement d'une ville romaine*, Lyon, Université Lyon 3, thèse de doctorat d'histoire, 1990 : 1 sq.

Partout les regards ne se reposent que sur de la neige, la terre semble recouverte d'un vaste linceul blanc. Nous recommençons notre ascension ; la neige continue de tomber pendant toute la journée.

J'ai eu bien froid ce jour-là, petite sœur ; et cependant, le croiras-tu ? J'étais presque content de souffrir. Je hais par dessus tout la monotonie ; pour me satisfaire complètement il eût fallu autre chose encore : j'aurais désiré une toute petite attaque des Arabes ; malheureusement, heureusement peut-être, je n'ai pu me passer ce caprice. Pas le moindre coup de fusil ne vint éveiller les échos d'alentour. Il fallut se contenter du contraste que présentait ce pays aride et désolé avec ses gracieux et frais aspects des premiers jours ; c'était le rude hiver de la Sibérie succédant brusquement au printemps de notre Touraine. Cependant, malgré le vent cuisant qui bleuit nos visages, malgré la neige qui craque sous nos pas, malgré les bains de pieds d'eau glacée que nous offrent gratis nos souliers, nous gagnons du terrain, grignotant tristement un

[5^e page]

morceau de pain sec pour déjeuner ¹³, ou l'impossibilité de faire une grande halte. Quelques huttes d'indigènes, avec leur inévitable garde aboyante s'offrent encore sur notre chemin ; mais, combien nous paraît misérable alors le sort des malheureux qu'elles abritent à peine et qui y vivent cependant ! Combien la parure virginale qui les couvre fait paraître obscur et sale l'intérieur de ces cases ! Une fumée épaisse s'en échappe et permet à peine d'entrevoir quelque grand arabe accroupi auprès de sa mouquère et attisant un maigre feu de broussailles et de chardons glanés à grand peine ; autour de lui une douzaine de moutons décharnés, au milieu desquels, se dresse la figure souffreteuse d'un enfant, bêlent mélancoliquement et semblent demander l'herbe touffue, la grasse prairie ; les chiens eux-mêmes paraissent affamés, ils s'élancent vers nous furieux, et semblent vouloir nous dévorer. Hâtons-nous de fuir cet endroit maudit ! Encore un effort. Et bientôt nous serons chez les Beni-Méris ; c'est là que nous devons camper non loin de la demeure fortifiée d'un caïd.

Nous arrivons épuisés de fatigue. À peine, nous reste-il la force de dresser et de fermer nos tentes ; le froid nous a saisis, nos membres sont engourdis, tout ce que nous touchons est glacé. Heureusement le caïd nous envoie un peu de bois ; quelques camarades ont encore le courage de faire la soupe ; nous mangeons, puis nous nous couchons les uns sur les autres en attendant qu'un jour meilleur nous réconcilie avec le climat d'Afrique.

13. Là encore, il manque manifestement un mot ou un membre de phrase.

Le lendemain 16, le temps n'est guère plus beau. Pendant 4 heures nous montons et descendons à travers des montagnes et des vallons couverts de neige et de boue ; de plus, un brouillard épais nous enveloppe à tel point que la queue de la colonne peut à peine distinguer la tête. Enfin nous quittons les neiges et nous entrons dans la plaine de Loued-Keleb-Bordi-Ben-Zegri ; on y aperçoit de nombreuses tribus, on y voit paître de grands troupeaux. Nous campons sur les bords de la petite rivière de Loued, au pied d'une montagne couverte de ruines d'une ville immense¹⁴.

J'obtiens avec quelques camarades la permission d'explorer ces ruines. Pendant une heure je marche au milieu de ces débris jonchés par le temps et les révolutions humaines. C'était la première fois qu'une ville en ruines s'offrait à mes regards :

[6^e page]

Ici, prièrent les faibles et retentirent les oracles des prêtres imposteurs, c'est un temple ; là luttèrent les forts et périrent des milliers d'esclaves condamnés aux bêtes, c'est une arène ; plus loin, apparaissent des pierres tumulaires, chargées d'inscriptions rongées par le temps, seuls restes d'une civilisation tout entière ; des colonnades à moitié brisées, des tronçons de statues gisent çà et là...¹⁵ Mais pendant que nous contemplons religieusement ces éloquentes ruines, absorbés dans les grands souvenirs des siècles passés, un soldat préposé à notre garde nous rappelle qu'il est temps de regagner le camp. Hélas ! Notre chaîne nous suit partout, nous sommes toujours prisonniers.

Le 17 nous quittons le territoire de Beni-Zegris pour nous mettre en route. Le temps est froid mais sec, à part quelques instants de neige dans la matinée.

14. Au pied du Bordj Ben Zekri et au bord de l'Oued El Keleb : il s'agit des ruines de Sigus représentées par le capitaine Delamare dans *Exploration scientifique de l'Algérie*, op. cit. : 50.

15. La rhétorique de l'« ici vécu, ici fut » pour décrire des ruines antiques est traditionnelle dans la littérature depuis Pétrarque (*Épîtres familières*, 1337), Du Bellay (*Le Premier Livre des Antiquités de Rome*, 1558), et à maintes reprises réutilisée jusqu'au début du XIX^e siècle (abbé Delille, Volney, Chateaubriand...). Le manuel scolaire de Noël & Laplace, *Leçons de littérature et de morale*, qui connu 41 éditions de 1804 à 1842, offre un florilège de morceaux choisis sur le thème de la description et de ses avatars à partir de nombreux textes sur les ruines évocatrices du temps qui se consume, cf. Corinne Saminadayar-Perrin, « Paysages avec ruines : le kitsch et le miroir », in V.-A. Deshoulières & P. Vacher, eds, *La Mémoire en ruine*, op. cit. : 59-80 ; et Roland Mortier, *La Poétique des ruines en France*, Genève, Droz, 1974. Par ailleurs, si à Sigus les fouilles archéologiques ont révélé de nombreuses maisons, un aqueduc, une nécropole, des pressoirs, une basilique et des thermes, il n'existe pas sur ce site d'arènes, cf. Yann Le Bohec, « De Sila à Gadioufala : urbanisation et municipalisation dans la Numidie cirtéenne méridionale », in *L'Afrique dans l'Occident romain*, I^{er} s. av. J.-C. – IV^e s. apr. J.-C., Rome, École française de Rome, 1990, 134 : 291-313. On peut donc penser qu'un imaginaire nourri d'une certaine culture scolaire a joué à plein sur les premières impressions de Jacques-Eugène face à ces ruines romaines.

Nous traversons des plaines belles et riches comme celle de la veille ; mais le pays est toujours nu, pas le plus petit arbre ; on remarque sur des collines quelques douars ¹⁶ ; à l'extrémité de la première plaine nous apercevons une ferme française dans une belle position : tout autour s'étendent des prairies et des terres labourées. Nous allons faire la grande halte sur un petit plateau en face d'une tribu, à côté d'une source d'eau tiède qui sort en abondance, coule en serpentant dans la plaine, s'élargit peu-à-peu et va former plus loin un petit lac. J'allai avec quelques autres me baigner la tête et les mains à la source et je m'y arrêtai un instant à contempler le site qui nous parut une délicieuse oasis après trois journées que nous venions de passer. Et de fait, cette source au-dessus de laquelle s'élève, par gradins, un rocher dans lequel le temps a creusé des grottes ; le lac, la prairie, les habitations des indigènes, tout cela est coquet, gentil et réjouit le cœur ; quelques femmes qui lavent au ruisseau les burnous blancs de leurs époux et maîtres ajoutent à ce petit paradis. Une heure après nous être remis en route nous nous trouvons sur le bord de la source qui a grossi et est devenue rivière. Il s'agit de la passer. Le même spectacle qu'au premier passage de la Seybouse se reproduit. Nous continuons à travers la plaine* qui se déroule immense devant nous ; nous longeons un instant le petit lac ; puis voilà que, tout à coup, comme par enchantement, en tournant à droite, nous tombons sur une route sèche, * toute cette plaine que nous parcourons du 17 au 20 fait partie du Tell qu'on appelait autrefois le grenier de Rome

[7^e page]

large et parfaitement entretenue, c'est la route de Constantine à Bathna. Arrivés à la fin de l'étape, nous campons non loin d'une auberge au-devant de laquelle stationne une diligence, cette vue nous rappelle bien des souvenirs et nous fait éprouver bien des regrets. Je cours à un poteau planté au bord de la route et j'y lis : camp de Mlilah ¹⁷. Il est trois heures. Nous nous hâtons de nous préparer à passer une bonne nuit. Le 18 nous décampons à 7 heures du matin. Nous traversons dans toute sa longueur la plaine au commencement de laquelle nous avons passé la nuit, à l'autre bout notre étape se trouve faite et nous nous arrêtons dans le camp de Djebel-Mesfenter. Rien de curieux ni de saillant ne s'offre à notre vue pendant cette journée, si ce n'est qu'à notre droite la plaine est longée et dominée ~~et dominée~~ ¹⁸ par une chaîne de montagnes d'un aspect pittoresque. Une masse, entr'autres,

16. « Douar » : groupe de tentes, village.

17. Mlilah : simple caravansérail et relais de diligence établi par les colons français.

18. Mots répétés et barrés, autre indice d'une mise au propre ?

au dessous de laquelle s'étend notre campement, ressemble assez aux débris gigantesque de quelque château-fort ; les crevasses des rochers font croire à des créneaux à moitié démolis ; l'imagination aidant, on pourrait entendre s'en échapper les soupirs ~~de quelques~~ plaintifs de jeune et blanche damoiselle prisonnière d'un farouche sarrazin. Le 19, le temps est magnifique et le soleil d'Afrique se fait sentir. Nous continuons à traverser la plaine ; puis nous atteignons un lac salé d'une assez grande étendue ; à notre approche des nuées ~~s'élèvent~~ de flamands s'élèvent et produisent dans leur vol des lignes roses du plus charmant effet.

La partie de cette plaine voisine des eaux est inculte ; cependant elle est habitée par de nombreuses tribus dont toute la richesse consiste en troupeaux de bêtes à laine ; les montagnes les plus éloignées sont encore blanches de neige. Après avoir suivi pendant quelque temps la route de Bathna nous arrivons à Ain-zagoud et nous campons dans un champ appelé le champ des scorpions, à une portée de fusil d'une ferme-auberge tenue par un Italien ; l'une des parties de cette ferme est consacrée à un caravansérail indigène.

Le 20 le temps continue d'être beau, la chaleur devient même quelque peu gênante ; Nos impressions des premiers jours se retrouvent, à part la configuration du terrain qui n'est pas la même ; nous revoyons enfin des arbres, des broussailles, une végétation puissante ; la nature devient plus belle, plus riche ; les fermes, les maisons deviennent moins rares ;

[8^e page]

nous approchons de Bathna. Après une étape de 9 lieues, mais que, malgré l'ardeur du soleil, nous avons faite avec courage et rapidité, nous nous arrêtons sur les bords d'un petit ruisseau. C'est là que nous allons passer la nuit, à el-Ksour.

Le lendemain, chacun est prêt de bonne heure ; dans quelques heures nous serons à Lambèse ¹⁹ où nous attendent de bons camarades que nous n'avons plus vus depuis un an ²⁰. Une haute montagne s'offre à nous ; nous la gravissons par des sentiers et des ravins couverts de

19. Alors que le lieu est alors appelé Tezzout ou Tezzoulet par les populations locales, le nom de Lambèse est une francisation inventée par les premiers archéologues du site. Il est défendu par Léon Renier, sous-bibliothécaire à la Sorbonne envoyé en mission, dans son rapport du 5 janvier 1851, face au barbarisme Lambessa et pour ne pas le confondre avec le site antique de Lambaesis, dans *Archives des Missions*, 1851 : II, 169-170. Lambessa est le mot utilisé par l'opposition républicaine, par exemple par Victor Hugo dans *Les Châtiments* (1853).

20. Le journal local *L'Atlas* signale dans son numéro du 18 mai 1851 qu'un premier convoi de prisonniers a été acheminé de Bône à Lambessa pour débiter la construction du pénitencier. La *Revue Archéologique* publie en 1851, t. II, pl. 17 une gravure censée représenter le campement, qui en avril 1850 est alors encore uniquement consacré aux fouilles (voir *supra* figure 1).

*broussailles et d'arbres ; enfin nous sommes au sommet. Là bas,
à l'extrémité de la plaine ; c'est Lambèse ! Notre terre promise !
Des ruines nombreuses s'offrent sous nos pas, mais nous les explorerons
plus tard ; pressons le pas
Quelques chasseurs viennent au-devant de nous ;
le tambour bat ; une haie de soldat s'aligne devant la
porte d'entrée ; enfin nous y voilà ! ... La porte s'est refermée
sur nous ! ...*

*Ouf ! J'ai des crampes aux doigts. J'espère, petite sœur, que
j'ai bien mérité de la patrie. Très prochainement j'adresserai
une autre lettre à toi ou bien à Adolphe, j'espère obtenir bientôt la
permission de visiter les ruines, j'entrerai dans quelques détails sur le pays
et ses habitants. En attendant, nos parens recevront, en même temps
que te parviendra celle-ci, une autre lettre qui les mettra quelque
peu au courant de ma position actuelle ; je vais l'écrire tout
de suite.
Adieu, bonne petite sœur, je t'embrasse bien fort*

Tout à toi

E. Leiris

*Prie donc un peu ton mari de m'envoyer quelques détails sur la
situation politique actuelle.*

Lambèse, 18 avril 1852

MOTS CLÉS/KEYWORDS : mémoire/memory – ancêtre/ancestor – colonialisme/colonialism – Michel Leiris – Algérie/Algeria.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Louis Hincker, *Archive d'une « Afrique fantôme »*. — Le 18 avril 1852, Jacques-Eugène Leiris, le grand-père du futur poète-voyageur-ethnographe, écrit à sa sœur pour lui raconter sa traversée du Constantinois au milieu de ses compagnons et codétenus transportés politiques accusés d'avoir participé aux fameuses journées barricadières parisiennes de juin 1848. Cette lettre, dont Michel Leiris n'a jamais parlé, conservée au sein de ses papiers de famille, est un journal de voyage haletant, qui témoigne d'un moment d'émerveillement et d'une sensation de liberté singulière dans le contexte de captivité qui est pourtant le sien. Elle annonce, sous une version archaïque et primitive, un ensemble de motifs et une forme de narration repris plus tard et retravaillés par la plume de Michel Leiris. Archive privée, elle est un document remarquable qui apporte à la compréhension du travail de démystification du colonialisme à laquelle Michel Leiris a consacré une partie importante de sa vie et de son œuvre.

Louis Hincker, *Archive of a "Phantom Africa"*. — On 18 April 1852, Jacques-Eugène Leiris, the grandfather of the future poet-traveler-ethnographer, wrote to tell his sister about crossing the Constantinois area in Algeria along with fellow political prisoners accused of having been on the barricades in Paris during the June 1848 uprising. This letter, never mentioned by Michel Leiris, was kept among his family's papers. This diary of a trip provides a breathtaking account of a period marked by strong feelings of wonder and of freedom despite the context of captivity. As an archaic, primitive version, it prefigures a set of themes and form of narration later adopted and reworked by Michel Leiris. This private archive is a remarkable document for understanding the demystification of colonialism to which Michel Leiris devoted much of his life and work.